Zeitschrift: Nachrichten / Vereinigung Schweizerischer Bibliothekare = Nouvelles / Association des Bibliothécaires Suisses

Herausgeber: Vereinigung Schweizerischer Bibliothekare

Band: 19 (1943)

Heft: 3

Artikel: La lecture chez les enfants

Autor: Ferrière, Ad.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-770428

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Vereinigung schweizerischer Bibliothekare
Association des bibliothécaires suisses
Nachrichten — *Nouvelles*
XIX. Jahrgang — No. 3. 15. April 1943
REDAKTION: Dr. M. GODET, Schweiz. Landesbibliothek, BERN

LA LECTURE CHEZ LES ENFANTS[1]

> La lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés.
>
> DESCARTES

Les pages qui suivent se basent sur une série d'observations faites durant plus de trente mois à la Bibliothèque enfantine de Lausanne. Afin que nul n'en ignore, je caractériserai tout de suite cette institution comme : collection de livres pour enfants, groupés par matières, où les jeunes de sept à quinze ans, sans distinction de sexe, de confession ou de classe sociale, peuvent venir librement choisir des ouvrages sur les rayons, les lire dans les locaux de la bibliothèque ou les emporter chez eux ; — ceci avec un minimum de réglementation et de surveillance, mais sous l'œil exercé d'une éducatrice intuitive et bienveillante à tous, spécialement formée pour cette tâche par l'Institut de Psychologie bibliologique, fondatrice de cette bibliothèque. J'ajouterai que c'est aux notations précises de cette éducatrice, Mlle Elisabeth Clerc, licenciée ès lettres, que je dois les informations qu'il m'arrivera de donner dans les pages qui suivent.

Je me propose d'exposer l'objet de cette étude en trois parties :

I. But général et développement des bibliothèques enfantines.

II. Activités de la B.E.L. (Bibliothèque Enfantine de Lausanne).

III. Liens psychologiques entre la pensée philosophique de l'être humain en général et la lecture libre chez les enfants.

---

[1] Voir les articles de M. P. E. Schazmann, précédemment parus dans les *Nouvelles: Les bibliothèques enfantines en Suisse romande* (1940, n° 4) et *Une bibliothèque enfantine à Bâle* (1941, n° 1).

I

But général et développement des bibliothèques enfantines

L'être humain se développe en passant de l'inconscience du bébé à la conscience réfléchie de l'adulte. Au travers, sans doute, de multiples vicissitudes, détours et erreurs, tout être a pour but inaperçu mais constant la conservation et l'accroissement de la puissance de son esprit — par où il faut entendre : approfondissement de la vie des sentiments, logique de la pensée et fermeté de la volonté. C'est là ce qu'il veut inconsciemment. C'est là, rectifieront d'autres gens, ce qu'il « voudrait » — conditionnel qui signifie chez ces sceptiques, présence d'un complexe d'infériorité ou de ce qu'on nomme « l'expérience de la vie » : disproportion entre ce qu'on voudrait atteindre et ce qu'on peut, entre les hautes ambitions du jeune âge et les possibilités au sein du monde complexe où nous vivons. Même les apparences contraires : celles où l'individu, loin de chercher à se cultiver, se détruit lui-même, où il semble vouloir le mal et où il fait le mal, doivent être attribuées à des causes extrinsèques: maladie ou déviation psychique ou mentale; et si l'on creuse les motifs secrets des cerveaux ainsi déséquilibrés, on trouve toujours une aberration : l'être a *cru* qu'il poursuivait son bien, son bonheur ; et tel but partiel, borné, immédiat, lui a fait perdre de vue le but total.

Second principe : l'être humain se développe à partir de l'intérieur ; les influences extérieures ne peuvent que favoriser ou contrarier cette poussée vers une vie accrue en puissance. Ainsi, le moteur interne prend-il figure d'instinct, de tendance, d'intérêt d'appétit de sentir, de comprendre, de vouloir. L'enfant surtout, lorsqu'il a aperçu un but qui lui semble désirable, s'ingénie à chercher les moyens de l'atteindre. Ainsi, de la conscience limitée de l'animal, il passera à la conscience complexe et une des lois de l'univers ; il passera de la dépendance du bébé à l'autonomie ; il s'élèvera de l'égocentrisme spontané du jeune enfant au sens social, ceci surtout dès l'âge de huit ans, et à la communion affective ; ce qui veut dire qu'il cherche chez autrui ses propres sentiments et qu'il nourrit ses propres sentiments des mêmes émotions qu'il rencontre chez le prochain.

Bref, en tous domaines, il passe de l'indifférenciation et du globalisme du début à un enrichissement (différenciation) et à une possession de soi (concentration) plus hauts et mieux harmonisés entre eux. Et cela, répétons-le, non pas à la suite d'un dressage extérieur, mais par une « poussée » intérieure qu'il appartient à l'éducateur de favoriser. (Voir ma *Loi du Progrès*, 1915.)

Par la parole et par la lecture, l'enfant entre en contact avec d'autres esprits. Les uns s'imposent à lui : famille, frères et sœurs, proches, milieu ambiant, maîtres d'école. Ce ne sont pas toujours ceux qui le comprennent le mieux et qu'il comprendra le mieux lui-même. Les mères équilibrées et simples possèdent souvent une intuition merveilleuse des caractères distincts et uniques de leurs enfants, par ailleurs si différents entre eux ; les pères plus rarement ; les maîtres n'y parviennent qu'après avoir exercé durant plusieurs années leur intuition par des observations comparées faites avec intelligence. Les influences qui s'exercent sur le jeune être par le fait de personnes qui ne le comprennent pas l'entravent plus souvent qu'elles ne le développent. Elles le « décentrent », si je puis m'exprimer ainsi, plutôt qu'elles ne lui permettent de se « centrer », de se développer en utilisant et en orientant vers des buts de son choix ses virtualités internes.

Seules les « affinités électives » permettent à l'enfant de choisir la compagnie des personnes qui le compléteront ou l'enrichiront. Dès l'école, il choisit déjà ses amitiés ; il les choisit aussi dans le milieu ambiant plus vaste. Mais les livres seuls lui ouvrent la possibilité illimitée — encore théorique, au début — d'entrer en contact avec les cerveaux qui lui apporteront la nourriture affective, intellectuelle et volitive dont il a vraiment besoin.

La lecture est essentiellement le contact entre deux être spirituellement vivants au travers de cet outil : le livre. Favoriser le choix du livre qui vous parlera et vous enrichira au point précis de l'évolution où vous vous trouvez, voilà le but de toute bibliothèque.

Voilà également le but profond des Bibliothèques enfantines.

* * *

Le plus souvent, ces bibliothèques surtout quand elles s'adressent à des enfants de milieux peu cultivés, comportent des ateliers de bricolage. Ceux-ci constituent pour la plupart des enfants de puissants motifs d'attraction et des centres d'intérêt. Et, de fil en aiguille, par l'exemple des jeunes lecteurs, par leurs récits, par leurs discussions passionnées à propos de telle ou telle lecture, ou aiguillés par telle narratrice ardente de l'« heure du conte » — une des spécialités très goûtées des bibliothèques enfantines —, ceux d'entre les jeunes qui n'étaient venus d'abord que pour bricoler, finissent par se vouer, eux aussi, à la lecture. Et souvent, ils le font

avec une passion magnifique. Je dis bien : magnifique. Car, sous la direction experte d'un éducateur, cette flamme gagnera de proche en proche, en partant des histoires d'Indiens et des récits d'aventure, pour s'élever jusqu'à des récits ouvrant à ces jeunes esprits — qui, sans cela, n'en auraient rien connu — les larges avenues du monde et de la vie, sous leur mille aspects.

Que tout ce que je viens de dire ne constitue pas de simples « vues de l'esprit », je n'en veux pour preuve que les expériences faites depuis plus de quatre vingts ans dans des pays proches ou lointains.

* * *

Je ne m'arrêterai pas longuement à ce qu'on pourrait appeler la préhistoire des bibliothèques enfantines [1]. C'est en effet dès 1861 qu'on songea à établir, dans les régions industrielles d'Angleterre, des salles de lecture pour enfants, en annexe aux bibliothèques pour ouvriers. Après celle de Manchester (1861), on en vit naître d'autres. Mais c'est surtout dans les Dominions que se faisait sentir le manque de livres. Toronto, sur le continent américain, ouvrit la voie en 1912 ; il y eut bientôt dans cette ville quinze bibliothèques avec prêt et lecture sur place. En Australie, à Adelaïde et à Sydney, on suivit le mouvement, précédé d'ailleurs par la Nouvelle-Zélande où l'on se lança sur cette voie avant même le Canada, dès 1908. Dix ans plus tard, grâce à l'initiative de la ville de Durban, le mouvement s'étendit à l'Afrique du Sud. Dès 1913, vingt mille enfants par an utilisaient la bibliothèque de Baroda, aux Indes, et l'« heure du conte » y connut un degré de succès inconnu ailleurs.

---

[1] A titre d'indications bibliographiques, je citerai seulement : Dr Hans Engel, *Die Kinderlesehallen, ein pädagogisches Problem*, Munich, 1932 ; — M. M. Famin, *Les bibliothèques enfantines de France*, *Children's Library yearbook*, 1929 ; — Effie L. Power, *Library service for children ;* — revue *L'Education*, Paris, mai 1930, numéro spécialement consacré aux Lectures d'Enfants et aux Bibliothèques populaires ; on y trouve : Jean Baucomont, *Lectures d'Enfants ;* Dr Roubakine, *Les lectures de la jeunesse ;* Blanche Weber, *Littérature enfantine et collaboration internationale* (Bureau international d'Education de Genève) ; Delphine Paschali, *Les Bibliothèques pour enfants en Amérique ;* Marie-Thérèse Latzarus, *La littérature enfantine à l'Exposition de Genève.* — On sait que Mme Latzarus est aussi l'auteur du livre *La Littérature enfantine en France de 1860 à 1900* (Paris, 1924).

La même pénurie de nourriture intellectuelle qui se faisait sentir dans les Dominions caractérisait alors les immenses espaces de l'ouest américain. Aussi, à l'exemple de l'Angleterre, vit-on là les municipalités établir des salles de lecture et prélever un impôt spécial pour les alimenter. L'école publique sut profiter de leur présence. On y enseigne aux élèves à trouver par eux-mêmes la documentation utile pour étudier tel ou tel sujet. Il y a même un examen de documentation bibliographique.

Les Etats-Unis avaient-ils ouvert la voie avant l'Europe ? J'ai mentionné l'ouverture en 1861 de la première bibliothèque enfantine à Manchester. Mais c'est, semble-t-il, dès 1803, qu'un philanthrope, Caleb Bingham, s'en serait préoccupé. En 1877, à Rhode Island, Mrs. Saunder réunit ainsi soixante-dix enfants. New-York suivit en 1886. On y compte aujourd'hui quarante-quatre salles de lecture rattachées à la *Aguilar Free Library*. Cleveland en compte vingt-trois, Philadelphie, trente, Saint-Louis, sept. Ailleurs, on a institué un système analogue à notre «Bibliothèque pour Tous» avec envoi de caisses de dix ouvrages au moins chez des personnes privées ou à des maîtres d'école. Il convient de mentionner aussi l'ouverture de cours destinés aux bibliothécaires comptant se consacrer spécialement aux enfants.

Comme je l'ai noté déjà, on comprit très tôt, surtout dans les pays anglo-saxons, qu'il fallait, pour attirer les enfants, ne pas limiter l'activité de ces centres au seul exercice de la lecture, mais y adjoindre des ateliers manuels de toute sorte. Cette initiative eut un succès moral et social qui dépassa toute attente.

Le « Hobart Mercury » (Tasmanie) du 12 mai 1938, sous ce titre : « L'application pratique des principes de l'Education nouvelle », parle de clubs d'enfants institués dans les quartiers pauvres de Sydney. Après les heures d'école et durant le week end, les enfant peuvent y lire et y participer à diverses activités : musique, danses populaires, jardinage, arts appliqués. Un maître diplômé, aidé d'assistants bénévoles, préside aux activités des jeunes. On songe à étendre celles-ci à l'art dramatique et à des cours d'art, bien entendu gratuits. Or, d'ores et déjà le nombre des enfants délinquants est en décroissance partout où ces clubs permettent aux jeunes de canaliser leur énergie et leur enthousiasme !

Il en est de même aux Etats-Unis, en Afrique du Sud et ailleurs. Il faut lire, dans le bulletin américain de la Ligue internationale pour l'Education nouvelle, *Progressive Education*, mai 38, les résultats atteints par le *Federal Art Project*. En vertu de cet acte législatif, il existe déjà plus de mille *Community Art Centers*, soutenus par les autorités locales, où des studios et ateliers sont mis à la disposition

des enfants, avec matériel à discrétion : glaise ou couleurs, et assistance gratuite d'adultes, hommes et femmes, artistes. Les jeunes peuvent y exercer librement leurs instincts créateurs et fournir une expression utile et tangible à leur vie affective.

On ne forme pas ici des professionnels, peintres ou sculpteurs ; mais on s'est rendu compte qu'en notre siècle de mécanisation et d'industrialisme, il est bon que les générations montantes soient en mesure, à titre de compensation, d'œuvrer de façon personnelle et de donner corps à leur imagination. Le succès est surtout apparent dans les quartiers surpeuplés des villes industrielles et dans les régions sans moyens de culture et où prédominent, dans l'activité des adultes, les mobiles purement matériels.

Preuve évidente que les besoins spirituels sont une réalité vivante. Là où le *Federal Art Project* a établi ses ateliers, les bandes de jeunes vauriens disparaissent d'elles-mêmes ; et on sait combien celles-ci donnent à la police de fil à retordre. Comme à Sydney, on a observé à New-York que les six cents settlements établis dans la ville et la banlieue ont diminué nettement la clientèle des tribunaux pour enfants. Et que fait-on dans ces ateliers ? On peint, modèle, tisse ; on fabrique des marionnettes, on fait de la photo, etc. Le rapport constate que les enfants sont « tout aussi disposés à s'unir pour peindre des fresques sur un mur qu'à dévaliser l'épicier du coin ». Aussi l'initiative fédérale est-elle accueillie avec enthousiasme là où elle n'est pas encore entrée dans la voie des réalisations.

L'art présente une puissance d'intégration dont on ne saurait surestimer l'importance, il « centre » l'individualité, il en coordonne les éléments, les cultive, les élève ; il met de l'harmonie et un « plan », aussi bien dans le monde visuel que dans le domaine des forces psychologiques qui sont la condition de cette extériorisation, de cette projection du moi affectif. Et c'est ainsi qu'on a pu attirer, sans aucun moyen de coercition, plus de 80.000 enfants, simplement parce que créer constitue, pour les jeunes, un besoin.

Comme il fallait s'y attendre, c'est le côté arts manuels que soulignent surtout les bibliothèques enfantines américaines. Il est certain, toutefois, que ceux, parmi ces 80.000 enfants, que possédait le goût de la lecture, ont été pris de la passion de lire. C'est de leur âge. Et les faits le prouvent [1].

---

[1] Les ouvrages que j'ai cités énumèrent ce qui a été fait, dans le domaine des bibliothèques enfantines, dans la plupart des pays d'Europe : Belgique, Hollande, pays scandinaves, Italie, Russie, Allemagne, etc., et, hors d'Europe, au Japon. Cette énumération sortirait du champ de la présente étude. Mlle Elisabeth Kraft, de Lucerne, qui fut stagiaire à la B.E.L., les mentionne dans une thèse (dactylographiée) présentée en mars 1941 à l'Ecole sociale pour Femmes de Genève.

D'ailleurs, même en France, où des Américains, en 1918, au lendemain de la guerre, ont ouvert la voie (dans l'Aisne) ; même à Paris, au Quartier latin, à deux pas de la Sorbonne — milieu essentiellement intellectuel, aux antipodes de ceux de Tasmanie ou des Etats-Unis —, on n'a pas négligé cet appel que constituent les activités manuelles.

Dans la *Revue du Livre* de juin-juillet 1934, un enfant, un habitué de la bibliothèque enfantine municipale de Paris, raconte en ces termes comment lui et ses camarades ont préparé entre eux une représentation théâtrale :

« Si une personne non au courant de ce qui se passait était entrée un dimanche, jour de fermeture, à l'« Heure Joyeuse » — c'est le nom de la bibliothèque —, elle ne se serait jamais crue dans une bibliothèque municipale. Les tables et les chaises rangées au fond de la salle étaient occupées par les couturières et les accessoiristes, tandis que les peintres s'affairaient autour des décors étalés par terre. » Entre eux, les enfants avaient reconstitué un mystère et une farce du XVe siècle. « Mlle Gruny — l'une des directrices — nous avait emmenés au Musée du Louvre, voir les primitifs, et un lecteur, le directeur du journal de l'« Heure Joyeuse » (car cette libre société d'enfants a aussi son journal) avait pris des croquis de costumes et de disposition de personnages nous intéressant. Pour les anges et toute la cour céleste, nous nous étions inspirés des personnages sculptés sur les portails de Notre-Dame. »

Mlle Leriche — l'autre directrice — a pris une autre initiative, celle du théâtre en miniature, qui a rencontré grand succès auprès des plus petits. Elle s'est servi pour cela de l'heure du conte. Ayant fait choix de leur conte favori, ces petits « font ensuite, nous dit le narrateur déjà cité, des décors et de petites poupées en carton et ils jouent leur pièce sur un petit théâtre haut de soixante centimètres qui fut confectionné avec un jouet de constructions métalliques et du carton par un lecteur de neuf ans ».

J'ai parlé du journal. Voici comment le décrit ce même jeune auteur :

« Une couverture imprimée, dessinée et coloriée, ensuite plusieurs pages qui sont consacrées aux articles des lecteurs et des lectrices de l'« Heure Joyeuse »... Ces articles, qui ne sont pas comme un devoir, mais comme un travail agréable, où on essaye d'obtenir un bon style, traitent différents sujets sur la bibliothèque, ou différents faits qui se sont passés... »

D'autres activités se trouvent en relation plus directe avec les livres. Il y a, nous dit-on, « des lecteurs qui, se fatiguant vite de lire, ont besoin de dépenser leur activité : ils aident à ranger les livres, à coller les ex-libris ou à timbrer les nouveaux livres. D'autres encore, parmi les plus petits, collent et découpent des images pour la collection de la Bibliothèque. Ceux qui aiment dessiner et peindre font des affiches qui rendent plus gai et plus joli le tableau des nouvelles ».

En 1934, l'« Heure Joyeuse » de la rue Boutebrie (tout près du boulevard Saint-Michel) comptait, nous dit-on, 4.513 livres. J'aurais pu citer les rapports des deux directrices ; j'ai préféré donner ces notes d'un enfant : elles ont un tour plus direct, spontané et frais.

Mais il est temps de rentrer en Suisse et de pénétrer à la B.E.L. qui a servi de base à nos observations.

II

Activités de la Bibliothèque enfantine de Lausanne

Commençons par lire, si vous le voulez bien, l'appel, datant de janvier 1939, par lequel le petit comité d'initiative de la B.E.L. a cherché à attirer sur son projet l'attention d'un public choisi.

BIBLIOTHÈQUE ENFANTINE DE LAUSANNE

APPEL

Je veux l'homme maître de lui-même, afin qu'il soit mieux le serviteur de tous.

Alexandre VINET.

Nos enfants savent-ils lire ? Savent-ils choisir leurs lectures ? Savent-ils faire contribuer leurs lectures à l'enrichissement de leur esprit ? Certes, il ne suffit pas de lire, il faut vivre : vivre d'une vie riche et pleine, d'où rayonnent beauté, vérité, amour et esprit de justice. Mais précisément celui qui a beaucoup lu, s'il a lu avec discernement et intelligence, saura voir loin dans le passé et loin dans l'avenir. Disons mieux : il saura voir gens et choses de haut.

Les sympathies et les antipathies du jeune lecteur sont en outre un moyen excellent pour faire connaître aux adultes — parents et maîtres — ses instincts, tendances et intérêts fondamentaux.

L'adolescent lui-même forme et forge son caractère au feu de ses sympathies et de ses antipathies. Et quand il s'est déclaré pour le bien et la vérité, quand il a marqué sa répulsion à l'égard du traître ou du menteur, il ne veut pas se dédire : il se sent lié. Lié volontairement. Lié à un bel idéal de vie. Et ce lien a un nom : c'est la liberté, la vraie, la seule qui ne soit pas esclavage des caprices.

Est-il vrai que la radio, le cinéma, l'abus du sport constituent pour la lecture intelligente une menace sérieuse ? On l'a affirmé. Les conséquences peuvent en être graves. Faute d'esprit critique — dans le bon sens du terme —, l'adolescent se laissera enrégimenter par les mouvements d'opinion actuels qui s'entredéchirent. Il ne dominera pas la situation. Les dictatures ont su utiliser à leur profit le manque de culture intelligente des masses. Elles ont si bien compris d'où venait pour elles le danger, qu'elles ont interdit certaines lectures, celles qui menaçaient précisément d'éclairer l'opinion.

Notre Bibliothèque — dirigée par un Comité de cinq membres, élu par l'« Association pour la Bibliothèque enfantine de Lausanne », créée le 24 janvier 1939 — vise avant tout une fin éducative. Elle vient ainsi en aide à la famille et à l'école. Dans tous les pays où l'on en a établi de pareilles, parents et maîtres saluent leur activité avec joie et gratitude. Mieux encore : les statistiques montrent qu'il y a diminution de nombre des délits infantiles là où l'on a créé de semblables bibliothèques, associées à des ateliers de travaux manuels et artistiques libres, sous la surveillance d'adultes préparés à cette tâche de guides de la jeunesse. Aussi les gouvernements ont-ils partout accordé leur faveur aux bibliothèques enfantines et en ont-ils souvent pris l'administration à leur charge.

La Bibliothèque enfantine de Lausanne est établie dans la belle et ancienne maison de maîtres de Villamont — à l'angle que forment la Chaussée de Mon Repos et la nouvelle Avenue du Palais fédéral de Justice. Les locaux ont été mis par la Municipalité à la disposition de l'Institut de Psychologie bibliologique. Celui-ci en a consacré deux — pour le moment — à notre Bibliothèque enfantine.

Tous les enfants de 7 à 16 ans qui ont le goût de la lecture y sont accueillis, à condition de se soumettre aux règles de bienséance et de respect du prochain qui y sont en honneur. Sous la direction d'une bibliothécaire spécialement préparée à cette tâche, elle-même aidée par des stagiaires, les enfants pourront se sentir chez eux à la bibliothèque, en organiser le bon ordre, y faire des expositions d'images et de textes, préparer des albums, jouer des saynètes de leur choix ou de leur invention. L'heure du conte est toujours appréciée par les petits et par les grands.

Strictement neutre aux points de vue politique et religieux, reflet des meilleures qualités du sol natal, la Bibliothèque enfantine de Lausanne est heureuse d'ouvrir ses portes aux générations de demain et compte sur un accueil généreux de la part de la population de Lausanne, parents, maîtres, professeurs et amis de l'enfance.

Nous faisons appel à vous. Notre œuvre sera votre œuvre.

Le Comité de Direction :

Mme AMANN-KRAFFT, *Présidente ;*
Mme G. SUTER-MORAX, *Trésorière ;*
Mlle Elisabeth CLERC, *Secrétaire et bibliothétaire ;*
M. Ad. FERRIÈRE, *Vice-Président ;*
M. J. H. GRAZ, *Directeur du Secrétariat vaudois de l'Enfance.*

Ouverte avec quelque retard, à cause des débuts de la guerre qui attiraient l'attention du public vers d'autres préoccupations, la B.E.L. connut d'emblée, auprès de la jeunesse, un succès qui dépassa l'attente des initiateurs.

C'est ainsi que le 25 avril 1942 — après deux ans d'expérience — Mlle Clerc pouvait présenter à l'Assemblée générale de la B.E.L. un rapport constatant non seulement les progrès accomplis (8.000 prêts de livres, 800 emprunteurs), mais aussi — conséquence directe de cet accroissement inattendu — la pénurie de livres et surtout le manque de place disponible. Les locaux, dit-elle, sont minuscules. Les enfants — la plupart ont entre 7 et 14 ans — appartiennent à tous les milieux sociaux ; ils viennent de Lausanne et des villages environnants, quelques-uns même de fort loin. Les salles servent en quelque sorte de club aux jeunes lecteurs : dessins, concours, heure du conte, voire même théâtre de guignol, troupe improvisée de petits acteurs, tout cela est vivant, parfois même bruyant. Mais le bruit ne parvient pas à tirer de leur concentration les lecteurs qu'un ouvrage passionne. Et tout cela se manifeste dans un esprit spontanément discipliné. C'est une des choses qui frappent le plus certains parents ; ils s'imaginent de bonne foi qu'un enfant non tenu est naturellement indiscipliné. Je croirais plutôt que c'est l'autoritarisme des adultes qui suscite chez les jeunes de l'indiscipline. Le petit comité d'enfants constitué par eux s'occupe de l'ordre et de la propreté matériels avec un zèle et un dévouement infatigables, mais n'a pas ou presque jamais à s'occuper de discipline. Il y a un respect naturel et très marqué de la propriété d'autrui.

Cours de reliure, cours d'histoire de la musique (avec exécution d'œuvres au piano expliquées), conférence sur l'obéissance chez les chiens (avec démonstration), organisation d'un chœur, autant d'attraits offerts par quelques adultes de bonne volonté ; y répondait qui en éprouvait le désir. Mais c'est l'« heure du conte » qui a rencontré le plus d'enthousiasme et a permis aussi aux adultes le contact le plus direct avec les enfants, condition pour que s'exerce la suggestion — à valeur éducative — qui est l'un des buts majeurs, quoique demeurant inapparent, de la B.E.L. Les enfants ne se doutent pas de cette intention, pas plus qu'ils ne se rendent compte du fait qu'ils sont l'objet d'une observation scientifique de la part des membres de l'Institut de psychologie bibliologique qui étudient leurs goûts, leurs réactions et leur langage.

A cette même assemblée de 1942, M. Paul Taillens a présenté les résultats partiels d'une enquête à laquelle il a procédé auprès de plus de cent parents dont les enfants fréquentent la B.E.L. Les visites qu'il a faites à domicile avaient pour but d'établir un contact avec les familles ; on arrive ainsi à mieux comprendre les enfants. Tout contact permet aussi de redresser des jugements faux et d'aboutir à une collaboration morale. Celle-ci ne se trouve pas imposée, mais les occasions de collaborer se trouvent fournies tout naturellement. Ce qui frappe, dans les résultats de cette enquête, c'est la quasi-unanimité des parents dans leur gratitude envers la B.E.L. et leur conviction que leur enfant s'y fait du bien intellectuellement et moralement. Les instituteurs notent aussi que l'élève qui va à la B.E.L. est plus équilibré, plus ouvert, au double sens de franchise et de curiosité, même en présence d'objets d'étude qu'il subissait auparavant de façon passive. Il travaille mieux et avec plus d'efficacité.

Tout cela était prévu par les initiateurs de la B.E.L. La confirmation de leurs pronostics est pour eux une source de satisfaction qu'ils ne sauraient se dissimuler.

Chose remarquable : beaucoup de parents, qui ne lisaient jamais, ont pris goût à la lecture en prenant connaissance des ouvrages que leurs enfants apportaient à domicile. Quelques-uns en empruntent maintenant pour leur propre usage !

Un des faits qu'a révélés l'enquête, c'est que, du fait de la liberté du cadre, les enfants rencontrent des types psychologiques extrêmement divers et — comme cela se vérifie toujours dans les cas pareils chez les personnalités qui ont du cran — le caractère propre de chacun gagne à ce contact. On ne s'assimile pas de façon passive à autrui ; ou devient soi.

Un père a raconté que son fils — qui avait pris l'initiative, à la B.E.L., de fonder un club de conférenciers — s'en est trouvé transformé. Le père avait rencontré dans son éducation de grandes difficultés. « Très bon élève à l'école, cet enfant avait beaucoup de peine à s'exprimer oralement et le maître lui a conseillé de faire de petites causeries à des camarades. C'est ce qui a incité ce garçon à fonder le club en question. Le père avait envoyé lui-même son fils à la bibliothèque et depuis, il a remarqué bien des progrès qu'il attribue d'une part à la lecture, d'autre part, au fait que l'enfant peut s'ouvrir, ce qu'il ne faisait pas auparavant. »

« Beaucoup de parents, nous dit M. Paul Taillens, sont étonnés, heureusement surpris, de savoir que les enfants choisissent eux-mêmes aux rayons les livres qu'ils désirent lire. A leur avis, les livres choisis librement plaisent presque toujours et ils s'étonnent que le choix se fasse d'une façon si sûre. Un fait qu'ils ont remarqué, c'est que les enfants ne prennent pas, en général, de livres au-dessus de leur portée. »

Le seul regret exprimé provient de l'ambition de certains parents. Ils pensent que ce qui les intéresse, eux, devrait intéresser leurs enfants. Ils sont portés à brûler les étapes. De fait, certains lecteurs stagnent quelque peu, s'attardent à un genre qu'à leur âge ils « devraient », pense-t-on, avoir dépassé... A y regarder de près, il s'agit presque toujours d'enfants dociles et trop poussés à la maison. L'enseignement prématuré qu'ils ont dû subir se trouve compensé en quelque sorte ; ils rattrapent le temps perdu et ils revivent les phases infantiles dont ils n'avaient pu, en leur temps, épuiser la sève. Mais ceux-là — à moins d'être des débiles mentaux — quand ils repartent en avant, c'est « pour de bon ».

Mon intention n'est pas de décrire par le menu l'organisation interne de la B.E.L. : classement des livres, système des prêts au moyen de fiches, etc. J'aborde donc directement le sujet central de cette étude.

III

Psychologie de la lecture enfantine

J'ai promis d'attirer l'attention des personnes qui s'intéressent au phénomène de la lecture chez les enfants sur les liens qui existent entre ce qu'on peut appeler la pensée philosophique — celle, inconsciente, de l'être humain en général — et cette recherche individuelle que canalise et que dirige la lecture libre chez les jeunes en voie de croissance intellectuelle, morale, sociale et spirituelle.

Comme j'ai eu l'occasion déjà de le noter, c'est l'Institut de Psychologie bibliologique de Lausanne qui a pris l'initiative de fonder la B.E.L. C'est auprès de lui aussi que Mlle Elisabeth Clerc s'est formée à sa tâche. Il convient donc de dire quelques mots de cette institution — aujourd'hui propriété d'un comité en majorité suisse — qui, depuis 1906, a eu l'occasion d'orienter dans le choix de leurs lectures bien plus de cinq mille chercheurs auto-didactes. Les thèses du Dr Nicolas Roubakine, son fondateur, sont exposées dans deux volumes de psychologie bibliologique publiés d'abord en russe et qui ont connu ensuite plusieurs éditions en français.

Selon le Dr N. Roubakine, il n'y a de lecture profitable, intellectuellement et spirituellement, que si le lecteur éprouve le *besoin* vivant de savoir quelque chose, et si le livre, les mots qu'il y trouve, la présentation, les phrases, l'ensemble des qualités affectives et morales de l'auteur répondent à son type personnel, sont pleinement assimilables par lui, et, dès lors, duement compris. Faute de quoi, le lecteur glisse sur les idées exprimées sans les faire siennes. Il ne les prend ni ne les comprend. Il est incapable de tendre un « pont » entre sa personnalité totale et celle de l'auteur.

Laisser un enfant ou un adulte glisser, par la pensée, à la surface des idées exposées dans le livre et qu'il est incapable de faire siennes, c'est l'habituer à ce qu'on a appelé le « verbalisme », une des plaies de notre temps. Certes, on le dénonce un peu partout — on constate sa présence à l'école primaire et au degré secondaire —, on le déplore. Pratiquement, on ne le définit pas et on ne fait à peu près rien pour y mettre un frein. Conséquence inévitable : dès après l'école, les gens lisent mal. Par la lecture des journaux — renforcée par les émissions de la radio — ils deviennent la proie de toutes les propagandes politiques ou autres. Crédules et sceptiques sont ici logés à la même enseigne : ils ne progressent pas, ils n'approfondissent pas leurs connaissances. Ils ne savent pas lire.

Qu'on me permette de citer ici le Dr N. Roubakine lui-même (le texte qui suit, inédit, date de 1943) :

« Je voudrais souligner une fois de plus que le but et le sens de nos recherches de psychologie bibliologique et de leur application pratique n'a pas pour objet l'étude de la bibliographie, comme on le croit trop souvent, ni de la linguistique, ni de l'histoire de la littérature ; mais elle consiste dans la lutte contre le verbalisme, y compris le verbalisme des psychologues, des linguistes, des historiens, des pédagogues, des théologiens, bref de tous ceux qui se servent de la parole (orale, écrite ou imprimée) et qui, trop souvent,

confondent et identifient leurs propres opinions et jugements avec les faits sur lesquels ils portent leurs jugements, les mots avec la réalité, laissant de côté ceux qui sont en désaccord avec les leurs, anthropomorphisant et objectivant ainsi les leurs. »

Dès lors, la conception des types psychologiques constitue, dit-il encore, « la base même des relations verbales, celle du comportement verbal ». D'un type à l'autre, on ne se comprend pas ; ou mal, ou faussement. Et le chaos intellectuel se double d'un chaos social.

Se rend-on bien compte de l'importance qu'il y a à choisir (ou laisser choisir) le « vrai » livre pour l'enfant « vrai », c'est-à-dire tel qu'il est avec ses besoins affectifs, le degré de compréhension qu'il possède, les tendances actives qui le pénètrent et le soulèvent ? J'ai dit : le vrai livre pour l'enfant vrai. La formule n'est claire que si on la rapproche de celle de l'orientation professionnelle et sociale : mettre *the right man on the right place*, l'homme qui convient à la place qui lui convient, au sein des rouages complexes de l'organisme social. Et cela est lié à ceci. Je veux dire que si l'enfant a eu l'occasion d'enrichir sa personnalité propre — telle qu'elle est — grâce aux livres qui lui convenaient à chaque étape de sa croissance, lui-même deviendra, une fois adulte, un rouage plus parfait, plus excellent, du vaste organisme moral et social dont il fait partie.

Ces constatations permettent de se rendre compte de l'importance, d'une part, de la psychologie bibliologique et, de l'autre, de la liberté de choix de l'enfant à la bibliothèque enfantine.

L'école elle-même commence, semble-t-il, à apercevoir ici ou là — très sporadiquement encore — l'importance à la fois psychologique et spirituelle de la liberté de l'enfant, liberté discrètement surveillée et canalisée et s'exerçant dans un cadre « sain », où tout a été disposé pour lui aider, d'où l'on a écarté tout ce qui pourrait lui nuire. L'école primaire de Mme Maria Boschetti-Alberti, à Agno, au Tessin, avait compris la première en Suisse, les trois libertés qui doivent former la base de cette auto-éducation de l'enfant, éducation qui, bien conditionnée, se montre plus efficace que toute « hétéro-éducation ». Il s'agit de la liberté dans le choix de l'activité, de la liberté du moment et de la liberté de durée. Le tout, je le répète, dans un cadre scolaire approprié. Ici seulement, on peut parler d'éducation, au sens étymologique du terme ; tout le reste rentre, plus ou moins, dans la catégorie du dressage. Ici seulement le livre choisi devient l'ami ; partout ailleurs, le livre imposé incite l'esprit à se contenter de ce vernis superficiel qu'est le verbalisme.

Dans son livre : *Considérations nées du silence et de la recherche du sens* (*Betrachtungen der Stille und Besinnlichkeit*, Jena, Diederichs, 1941), Keyserling consacre un chapitre à la méditation. Il y montre comme quoi la lecture n'a aucun sens — ne conduit à aucun profit intellectuel ou spirituel — si elle n'établit pas, au travers du livre (assimilable à un outil), un contact direct entre deux « âmes » (au sens de *anima*, souffle). L'âme du lecteur doit goûter la chaleur, la lumière, le rayonnement de l'âme de l'auteur. Pour cela, une harmonie préétablie est requise. Et celle-ci ne peut être que devinée par un tiers (par l'adulte, par l'éducatrice) ; elle n'est connue que par l'intéressé (le lecteur) et après quelques tâtonnements.

Déjà, comme nous l'observons à la B.E.L., les enfants nouent entre eux des liens en raison de sympathies, selon leur type affectif. Ecoutez-les : « J'ai lu un livre épatant ! » dit l'ami à son ami. Et aussitôt l'autre veut le voir, le lire, lui aussi. Tôt ou tard, il dira peut-être : « Non, ce livre-là ne me dit rien. Tel autre lui est bien supérieur ! » ...Tâtonnements où chacun se cherche et finit par se trouver. Il se cherche d'abord en autrui, par ses sympathies ; et abrège par là, pense-t-il, la durée des tâtonnements personnels. Un adulte en qui l'on a toute confiance peut jouer aussi, avec avantage, ce rôle de stimulateur. Il incitera sans insister ; il dira : « Vois et goûte ! » Qu'avant tout, l'enfant se sache et se sente libre. Toute arrière pensée de l'adulte, même s'il ne l'exprime pas, qui ferait obstacle à ce libre choix, agirait en sens contraire. Si l'enfant pressent que l'adulte le désapprouve ou voudrait secrètement le pousser dans telle ou telle voie, il se ferme aux suggestions ; il ne les écoute plus ; volontiers, pour s'affirmer, pour fronder, il forcerait la note dans le sens inverse : « Ah ! il (ou elle) voudrait me voir renoncer aux livres d'aventures, trop enfantins pour mon âge ? Bien. Je vais en lire quelques-uns encore ; il (ou elle) verra bien ! » L'enfant est aussi sensible qu'une anémone de mer et recroqueville ses pulpes, ses bras terminés par des yeux, au moindre souffle qui ride la surface des eaux !

C'est pourquoi il convient qu'une bibliothèque enfantine contienne le plus de bons ouvrages possibles répondant exactement aux divers âges ou niveaux de développement et aux divers types. Tout un ensemble de traits psychologiques sont communs, au début, à presque tous les enfants : leurs goûts sont analogues ou très fortement pareils. Entre 9 et 12 ans, la différenciation s'accentue et souvent, dès 13 ans, les différences entre eux — entre les types scientifiques, à esprit positif, les types littéraires, à esprit imagi-

natif, les types pratiques, utilitaires et concrets — se dessinent de façon très marquée.

Il est rare toutefois que ces mêmes enfants, vers 7 ou 8 ans, n'aient pas tous ou presque tous, donné la préférence à la fiction, au conte, à toute narration propre à mettre en jeu leur imagination. Il y a là, semble- -il, un besoin spirituel d'admirer les vertus héroïques et un besoin ancestral du risque, de l'aventure, de l'activité physique que ne satisfait pas assez ou pas autant la vie moderne. (Le succès du mouvement des éclaireurs est lié à ce même besoin ancestral.) Besoin spirituel et besoin d'aventure s'unissent pour susciter ce goût, si connu chez les enfants, du courage, de la décision, de la lutte et du triomphe sur des difficultés de toute sorte. Manifestation embryonnaire de ce vouloir-vivre de l'être sain qui tend spontanément, je l'ai déjà noté, à persévérer dans l'être, à vivre, à mieux vivre, à remporter la victoire, toutes les victoires. Plus la vie moderne est confortable et socialement réglée, les difficultés extérieures se trouvant aplanies (habitation chaude en hiver, vêtements, repas servis sans qu'on ait à s'en préoccuper) et les heures étant réglées par des conventions auxquelles il faut se soumettre et par l'école qui a tout prévu, plus les conflits intérieurs prennent d'importance. Chez les enfants « bourgeois » et trop « gâtés », ils vont jusqu'à la psychose. Chez tous, ils demeurent latents, le plus souvent inaperçus, tant la vitalité apparente recouvre et cache les dualités de l'inconscient.

Les besoins primitifs non satisfaits — et les besoins spirituels aussi bien — se surcompensent par la lecture, par les émotions qu'elle procure, par les images suscitées et qui viennent nourrir l'imagination. Pendant qu'il y est plongé, le jeune enfant « croit que c'est arrivé », tout comme la fillette lorsqu'elle traite sa poupée comme une personne vivante qu'on morigène ou qu'on dorlote.

Ces traits subsistent, mais se diversifient avec l'âge, et le goût des aventures prend peu à peu la place du goût des contes de fées. Un des livres les plus lus de la B.E.L. est *Le Secret de la Porte de Fer*, de Gaston Clerc. Pourquoi ? C'est qu'il y est question de souterrains, de mystère, d'ingéniosité, de punition des coupables et de triomphes remportés sur des difficultés de toute sorte. On retrouve ici le goût de l'inconnu redoutable qui fait écho aux mystères qu'ils portent en eux : de tout temps, le souterrain, le labyrinthe ont servi, et déjà dans la mythologie antique, à symboliser la caverne sombre où la psychanalyse croit apercevoir le mystère même de la gestation dans le ventre maternel. On retrouve ici l'élan vers la lumière, le besoin d'y voir clair : efforts des héros du livre, enfants

égarés, pour revenir à la lumière du jour ; élan fondamental et durable qui se manifeste, au cours de la durée, par des tentatives partielles, momentanées (tel l'incident des allumettes) ; et ce sont ces élans partiels (l'utilisation intelligente de la lumière produite) qui permet aux héros d'atteindre la lumière du jour : illumination finale. Ce mot « illumination » contient, étymologiquement, le substantif latin *lumen*, lumière. Dans le récit, l'homme qui est mort est celui qui n'a pas su se servir de la lumière. Un des héros, un enfant, qui a eu le courage de fouiller les poches du mort et y a trouvé les allumettes salvatrices, incarne ce courage de l'être qui ose envisager en face la mort et la vie, c'est-à-dire la voie du salut.

Il s'agit, ici-bas, de s'« élever » d'un niveau à l'autre, d'une étape à l'autre. Dans ce récit, les jeunes héros se hisseront jusqu'au souterrain supérieur qu'ils ont su découvrir. C'est la vie qui conduit à la vie : un hérisson qu'ils ont suivi les a conduits à la porte supérieure du souterrain : symbolisme du seuil et tout à la fois du « démon du seuil ».

Les héros ont su établir une barrière entre eux et le mal : leur conquête de l'électricité a eu pour effet de tenir à distance les faux-monnayeurs. Symbole de la victoire sur les forces mauvaises. Ils ont su distinguer les valeurs vraies de la vie des valeurs fausses : les fausses pièces d'or, symboles de l'inanité des biens matériels sans consécration d'ordre spirituel, social, qui confère à l'or vrai sa valeur d'échange. D'où enfin, victoire finale ; ils peuvent se sauver, le château saute. Dans nos vies, une situation pareille se retrouve pour qui échappe au labyrinthe des paroles mensongères, sources d'illusions ; l'idée fausse se détruit elle-même. Dans cette lutte, on ne peut compter que sur soi : les jeunes avaient tenté d'appeler autrui à leur secours et leur attente a été vaine.

* * *

Résumons nos observations.

Les motifs qui poussent les enfants de la B.E.L. à dévorer des livres nous semblent dépendre tout à la fois des circonstances et de leur propre tempérament, de leurs tendances et de leur caractère en voie de formation. (On a reconnu la présence de ces diverses sources également dans les rêves.) On peut, me semble-t-il, classer les motifs de la lecture chez les enfants en quatre catégories :

1. Compensation : la vie réelle n'est pas assez intéressante pour eux ;

2. Evasion hors d'une réalité triste ;

3. Aspirations, ceci chez les natures riches, trop riches pour se satisfaire dans l'ambiance qui leur est donnée ;

4. Satisfaction de besoins ancestraux : les mots et les images qu'ils évoquent permettent de réactiver rapidement les besoins répondant aux phases parcourues par l'humanité et qui s'imposent (qu'on l'explique comme on le voudra, mais c'est un fait) au cours de l'enfance.

Dans la vie réelle, il faut, à l'inconscient, des centaines d'expériences semblables pour que l'esprit parvienne à en distinguer — au sein de l'extrême complication des choses — les éléments communs, à les « com-prendre » et à les prévoir, donc aussi à pouvoir s'en servir pour progresser. D'où, chez les plus jeunes, à tous les âges — à condition qu'ils soient sains, équilibrés — ce goût de répéter : répéter les jeux (Montessori et autres), entendre répéter les « histoires » (sans rien en omettre : nos petits sont très exigeants à cet égard) et, plus tard, de reprendre eux-mêmes souvent, sinon les mêmes livres, du moins les ouvrages de même catégorie. Or la vie, par les tâtonnements qu'elle impose, obligerait, à elle seule, à un empirisme qui freinerait tout progrès s'il n'y avait pas le goût d'imiter autrui. L'expérience sociale ne se substitue pas à l'expérience individuelle, mais elle en hâte la maturation. Ce goût d'imiter est exercé bien avant que la signification en soit comprise et que le but visé soit nettement aperçu et désiré. Mais on ne peut imiter directement que les modèles fournis par l'ambiance, terriblement limitée dans le temps et l'espace.

Alors paraît le rôle du livre. Il étend les satisfactions profondes et les possibilités de progresser au loin dans la durée et dans l'espace. La consommation des biens matériels est limitée au *hic et nunc*. Celle des biens de l'esprit est sans limites. La pensée peut se concentrer sur telle catégorie, tel ensemble de besoins précis, d'ordre affectif, intellectuel et volitif qui sont précisément ceux qui sont là, au degré d'évolution où se trouve tel enfant en particulier. Ces besoins ont créé un appétit. L'ambiance satisfait peu et mal cet appétit. Le livre ouvre toute grande la porte aux satisfactions et permet à l'enfant de se centrer. La preuve ? C'est qu'il se concentre en lisant. Plaignons les enfants qui ne savent pas se concentrer et qui flottent au gré de l'actualité et de l'éparpillement de leur

attention ! Ils ne sauront jamais construire. Ni construire leur propre être intellectuel et moral. Ni construire un œuvre qui vaille (et leur avenir professionnel s'en trouve menacé). Ni construire un monde moral et social meilleur autour d'eux. Ils seront des non-valeurs sociales. S'ils procréent, un jour, ils seront des non-valeurs familiales et leur progéniture en pâtira. Et la société, par eux et par le nombre de leurs pareils, ira à vau l'eau.

En hâtant l'évolution de la personne humaine, en la nourrissant, en la précisant, le livre est un élément indispensable du progrès, dans nos sociétés civilisées. Ceci à une condition : qu'il soit choisi et aimé par le jeune lecteur. L'adulte, s'il est bon psychologue, peut y contribuer pour une part, une part toujours bien réduite. Mais seul l'intéressé (au double sens du terme : qui y voit son intérêt et qui y trouve de l'intérêt) a pleinement voix au chapitre. Le rôle de l'adulte est d'écarter de la voie royale du développement personnel — celle qui conduit l'homme jusqu'à la totalité cosmique, hors de soi, et à Dieu, tout au fond de soi — tout ce qui pouvait y faire obstacle : les poisons qui tuent, les inutilités qui font perdre du temps, les sentiers latéraux où l'esprit s'égare.

D'où importance d'un choix judicieux parmi les ouvrages qui seront mis à la portée des mains enfantines.

Je ne voudrais pas me parer des plumes du paon. Les conclusions que j'ai exposées ci-dessus ne m'appartiennent pas à moi seul. Elles sont le fruit des réflexions et comparaisons des trois directeurs de l'Institut de psychologie bibliologique de Lausanne : le Dr Nicolas Roubakine, Mlle Marie Bethmann et le sous-signé.

Et, comme je l'ai dit, les observations qui les corroborent n'eussent pas été possibles, ou pas aussi nettes, sans les observations, indications et informations croquées sur le vif par la secrétaire-bibliothécaire de la B.E.L., Mlle Elisabeth Clerc.

A elles et au vénérable fondateur de la bibliothèque enfantine de Lausanne en revient le mérite. Et, aussi bien, aux grands précurseurs de la psychologie de l'enfant, à ceux, en particulier, qui ont su parler comme il fallait du rôle du livre dans son évolution. Parmi eux, en bon rang, je citerai M. Paul Hazard.

C'est au livre si suggestif de ce dernier : *Les Livres, les Enfants et les Hommes* (Paris, Flammarion, 1932, p. 268) que j'emprunterai ma conclusion :

« Beaucoup des histoires qui plaisent aux petits sont des histoires d'amour... De l'amour, que connaissent-ils ? Rien, comme Peter Pan. Mais la forme sous laquelle ils le pressentent est la plus noble et la plus haute : aspiration qui se complaît aux sacrifices,

harmonie préétablie, contre laquelle aucune oppression ne saurait valoir, désir de perfection, force idéale, conservatrice du monde. Platon, disant que l'amour est un principe tout spirituel, élan de deux âmes qui se cherchent pour trouver leur forme parfaite, symbole de l'unité suprême, n'étonnerait pas un petit enfant. »

Ad. Ferrière.

Lausanne, Bibliothèque municipale

Démissionnaire à la suite de son mariage, Mlle Renée *Messerli* a quitté la Bibliothèque municipale de Lausanne. La Municipalité de Lausanne fit appel à elle lorsqu'en 1938, à la suite d'un don important de la famille J.-J. Mercier, fut votée la création d'une bibliothèque et d'une salle de lecture publique qui manquaient encore à Lausanne. Licenciée en sociologie de l'Université de Genève et diplômée bibliothécaire, ayant voyagé jusqu'en Australie, Mlle Messerli, dont on a pu apprécier la culture étendue et la belle sûreté de jugement, a montré, pendant les dix ans passés au service de la ville, un sens des réalisations. Elle a organisé, dans le cadre des crédits votés, une bibliothèque accessible à tous, centre d'éducation et de loisirs.

Mlle Elisabeth *Rochat*, licenciée ès lettres, aide-bibliothécaire depuis cinq ans, a été désignée pour succéder à Mlle Messerli.

La Chaux-de-Fonds, Bibliothèque de la ville

M. William *Hirschy*, bibliothécaire de la Ville, a pris sa retraite après trente ans de service. L'autorité communale a désigné pour lui succéder M. Jules *Baillods*, jusqu'ici professeur à l'Ecole de commerce et bien connu comme écrivain. Il est entré en fonction le 1er mai.

Nous reviendrons dans un prochain numéro sur la carrière de M. Hirschy.

Bern, Schweizerische Landesbibliothek

Unter dem Titel *Die Zeitschrift im Geistesleben der Schweiz* wird Anfangs Juni eine Ausstellung eröffnet, welche einige Monate dauern wird.

Zürich, Schweizerisches Sozialarchiv

H. Ulrich *Kägi*, von Oetwil a. See, in Zürich, ist zu einem einjährigen Volontariat eingetreten.